



PHOTO D'ARCHIVES REUTERS

Joannie Rochette et le Comité olympique canadien sont en deuil à la suite de la mort de la mère de la patineuse artistique, samedi soir. Thérèse Rochette a subi un infarctus. Elle avait 55 ans.

C'est le père de Joannie, Normand, qui lui a appris la nouvelle dimanche matin.

Selon certains témoignages, Mme Rochette aurait ressenti des douleurs à la poitrine la semaine dernière. Les parents de la patineuse étaient arrivés à Vancouver samedi.

D'après le président de la Fédération de patinage artistique du Canada, Benoît Lavoie, la vice-championne du monde en 2009 a indiqué qu'elle était sereine, malgré la triste nouvelle.

« Ma mère aurait voulu que je poursuive ma participation aux Jeux olympiques », a dit Rochette à son entourage.

« Joannie se retrouve maintenant dans des circonstances très diffi-

ciles. Mais connaissant sa détermination, ce n'est pas une surprise qu'elle souhaite continuer sa participation olympique, a déclaré Benoît Lavoie à La Presse Canadienne. Nous allons appuyer sa décision, quelle qu'elle soit, et lui offrir toute l'aide nécessaire. »

La sextuple championne canadienne devrait donc prendre part au programme court, qui sera présenté mardi. Elle prévoyait d'ailleurs s'entraîner dimanche soir.

L'athlète de l'Île-Dupas en est à ses deuxièmes Jeux olympiques, elle qui a terminé en cinquième place à Turin en 2006.

Selon le site Radio-Canada.ca,

les patineurs de l'équipe de courte piste figuraient parmi les nombreux athlètes qui sont allés la réconforter.

« J'ai rencontré Joannie et je l'ai serrée dans mes bras, a déclaré Charles Hamelin. On veut la supporter le plus possible dans cette épreuve pour qu'elle remonte rapidement sur ses patins. Elle a

« MA MÈRE AURAIT VOULU QUE JE POURSUIVE MA PARTICIPATION AUX JEUX OLYMPIQUES »

l'air forte malgré tout. Sa mère était venue ici pour la voir et si Joannie peut lui prouver qu'elle peut bien performer, elle en sortira grandie. »

RueFrontenac.com

EN MANCHETTES

Spectacles | Musique
Philippe Rezzonico

VIVA ELVIS :
Le King vole la vedette au Cirque

LAS VEGAS – Elvis. L'homme. La musique. Le mythe. Plus grand que nature et encore d'actualité plus de cinquante ans après ses débuts et quelque trente années après son décès. En 2002, 25 ans après sa disparition, il dominait les palmarès dans 18 pays avec un remix d'une chanson obscure...

SUITE EN PAGE 5

Patinage de vitesse

Sports | Vancouver 2010

L'argent pour Groves

Kristina Groves a remporté la médaille d'argent au 1 500 m de patinage de vitesse longue piste à l'anneau de Richmond. Groves, médaillée de bronze au 3 000 m, a réussi un chrono de 1 min 57,14 s...

SUITE EN PAGE 6

Martin Smith à la Traversée de la Gaspésie en ski de fond

À LIRE SUR
ruefrontenac.com

Le protocole de Kyoto a 5 ans



Bilan
MITIGÉ

Cinq ans après son entrée en vigueur, experts et environnementalistes dressent un bilan mitigé du protocole de Kyoto, un outil indispensable qui n'a pourtant que peu d'impacts concrets sur les émissions de gaz à effet de serre (GES). Alors que tous les yeux sont tournés vers Copenhague, un retour sur les victoires et ratés de Kyoto s'impose.

Jessica Nadeau

nadeauj@ruefrontenac.com

Si on calcule le succès de Kyoto en se basant sur le respect des engagements pris par la trentaine de pays industrialisés dans le cadre du protocole, alors Kyoto est une réussite. Car même si le Canada et quelques autres pays ne respectent pas leurs engagements, la majorité y arrive et certains, comme la Russie, le font si bien qu'ils compensent pour les moins bons joueurs.

Mais si on calcule son succès sur la base des diminutions réelles de GES à l'échelle planétaire, alors là, il faut revoir son jugement.

Car malgré toutes les belles paroles et autres promesses, la croissance des émissions des pays qui ne sont pas soumis aux contraintes du protocole se poursuit inexorablement et efface totalement les réductions attribuables à Kyoto. Ce qui fait dire à Claude Villeneuve, professeur à l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC), directeur de la chaire ÉcoConseil et auteur de plusieurs livres sur les changements climatiques, que Kyoto est « au mieux un ralentissement relatif de l'accélération des émissions ».

5 ans d'application, 15 ans d'expérimentation

Du côté des environnementalistes, on déplore bien évidemment la croissance soutenue des émissions de GES, mais on met davantage l'accent sur la force de Kyoto comme symbole. « La contribution de Kyoto va bien au-delà

de la réduction des émissions de GES, c'est devenu un symbole, un outil de prise de conscience énorme par rapport aux changements climatiques », estime l'environnementaliste Steven Guilbeault d'Équiterre.

« Il faut aussi penser à tout ce qui a été testé et mis en place, ajoute Karel Mayrand de la Fondation David Suzuki. Je pense notamment au mécanisme de développement propre qui permet de faire des projets dans le sud et de récupérer les réductions dans le nord, ou encore la bourse du carbone implantée en Europe. Ça marche. On a défini des règles, on a appris de nos erreurs. Toutes ces années d'expérience n'ont pas servi à rien, elles vont venir enrichir la prochaine génération avec Kyoto-2. »

Malgré les revers, le mouvement continue de progresser et fait bouler de neige, constatent avec plaisir les environnementalistes. Plusieurs entreprises se sont engagées dans des réductions volontaires à l'échelle nord-américaine, alors que certaines juridictions – des villes, des États, des provinces – décident malgré tout d'aller de l'avant. Des leaders émergent. « C'est une vague de fond qu'on ne pourra pas arrêter », s'emballe Karel Mayrand.

Canada : un échec total

À l'échelle canadienne, les choses se corsent. On a beau essayer de trouver du positif, ni l'expert Claude Villeneuve, ni les environnementalistes d'Équiterre et de la Fondation David Suzuki consultés par RueFrontenac.com n'y arrivent. À l'exception des obligations administratives.

En effet, le Canada fait bien ses devoirs à cet égard et envoie systématiquement l'inventaire de ses gaz à effet de serre aux Nations unies, tel que prévu par le protocole de Kyoto. Le seul hic, c'est que ces émissions, plutôt que de diminuer, ont augmenté de plus de 25 % par rapport à 1990.

« Si j'avais à mettre une note au Canada, ce serait un zéro instantané, commente Karel Mayrand. Le Canada nous promet toujours un beau plan, qui n'arrive jamais. »

Claude Villeneuve parle lui aussi d'un « échec total ». Il constate que le Canada n'a pas profité des années Kyoto pour innover et développer des pistes pour réduire les émissions de GES. Il n'a pas mis en place des mesures qui, à l'époque, auraient pu l'être assez facilement.

Même si, selon lui, le Canada n'avait aucune idée de ce qu'il faisait lorsqu'il a adopté en 1997 une cible de 6 %.

« L'accord a été arraché par la peau des dents. Le Canada s'est doté d'un objectif de 6 % parce que les États-Unis avaient annoncé 7 %. Le Canada a annoncé cette cible sans savoir si c'était même faisable. C'est un accord pris un soir de brosse ! »

Malgré les engagements, le Canada n'a rien fait. Et si le gouvernement Harper est souvent montré du doigt, il n'est pas le seul coupable, estime Claude Villeneuve, qui soutient que tous les gouvernements, tant celui de Jean Chrétien, de Paul Martin que de Stephen Harper, ont brillé par leur inaction.

« Le gouvernement canadien a laissé tout cela de côté sous prétexte que ça allait se régler tout seul. Il se fiait au fait que le protocole de Kyoto ne marcherait pas étant donné que les États-Unis et la Russie n'avaient pas ratifié le protocole. Mais en 2004, la Russie a finalement ratifié le protocole, qui est entré en vigueur en 2005. Et là, le Canada s'est retrouvé extrêmement mal pris. »

Une game pas adaptée pour le Canada

Même s'il est critique, Claude Villeneuve se fait nuancé.

« Le Canada est un pays exportateur. Nous exploitons nos ressources pour le marché au sud. Ces émissions sont calculées au Canada, mais elles servent aux États-Unis. Plus on va exporter, plus nos émissions vont augmenter et plus on va devoir rembourser ces émissions. Une partie de ce qu'on fait devrait être payée par les États-Unis, mais ce n'est pas le cas. Dans cette optique-là, on peut difficilement en vouloir au Canada de vouloir harmoniser ses politiques avec celles des États-Unis. Tous les gouvernements l'ont fait. Là où on peut lui en vouloir par contre, c'est d'avoir constamment donné l'impression de faire quelque chose, alors que rien n'a jamais été fait. »

Québec, chanceux ou vertueux ?

De l'avis de tous, le Québec est en première place dans le palmarès de la lutte aux changements climatiques au Canada. Il est suivi de près par la Colombie-Britannique et sera bientôt rejoint par l'Ontario, estiment les environnementalistes.

En 2006, Québec s'est doté d'un plan de lutte aux changements climatiques, un plan applaudi par certains environnementalistes, dont Steven Guilbeault d'Équiterre. « Je l'ai déjà dit et je le répète, le plan d'action est l'un des meilleurs, sinon le meilleur, en Amérique du Nord. »

Même si le dernier inventaire québécois révèle une hausse des émissions de GES de 2006 à 2007, et que les émissions globales se situent encore à 5,6 % au-dessus de 1990, Steven Guilbeault est confiant : « On est sur la bonne voie, ce qui ne veut pas dire que tout est réglé, mais pas mal tous les éléments sont là pour atteindre Kyoto. »

À ce sujet, Claude Villeneuve est loin d'être aussi optimiste. « Le Québec est plus chanceux que vertueux. On a l'hydroélectricité, on a un parc automobile un peu moins gourmand que le reste du Canada et il y avait des gains faciles à faire dans le domaine de l'aluminium. Sans compter que, malheureusement, plusieurs gros émetteurs – papeteries, vieilles alumineries, centrale de Bécancour – ont dû fermer. Rien de tout cela n'est attribuable au gouvernement, il n'a aucun mérite. »

Quant au fameux plan d'action, « à mon avis, on va manquer l'objectif par au moins 8 à 10 millions de tonnes, soit 3 ou 4 % au-dessus de l'objectif. » Tout n'est pas parfait, mais tous s'accordent pour dire que les efforts ne sont pas vains et contribuent à améliorer le sort de la planète. On peut quand même se demander, pour son cinquième anniversaire : faut-il souhaiter à Kyoto bon anniversaire ou bonne chance ?

VU DE LA COLLINE

PHOTO COURTOISIE



HEUREUX QUI COMME CHAREST, FAIT DE BEAUX VOYAGES

QUÉBEC – Ce n'est pas pour jouer au casseux de party, comme on dit ici, mais vous le voyez aller, notre premier ministre ? Toujours sur la trotte, entre deux voyages aux quatre coins du monde. A croire qu'il n'est de passage à Québec que pour laver son linge sale pour mieux repartir...



**YVES
CHARTRAND**

chartrand@ruefrontenac.com

Après Copenhague, Davos, en Suisse, l'Inde et Vancouver, le voilà qui s'envole pour Washington pour une réunion du fabuleux Conseil de la Fédération.

Cela m'a fait penser au fameux poème de Joachim Du Bellay, ce Français du XVI^e siècle qui jaloussait un personnage mythique de l'Antiquité. « Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage. (...) Quand reverrai-je, hélas, mon petit village. (...) Qui m'est une province, et (pas) beaucoup davantage ? »

Bon, j'ai à peine traficoté cette tirade poétique du Moyen Âge qui s'applique si bien à notre Jean Charest, un « sacré politicien » comme l'a écrit Alain Juppé dans son livre et qui, comme un phénix, n'arrête pas de renaître de ses cendres.

Encore cette semaine, alors qu'il était acculé au mur avec son gouvernement sur l'histoire des écoles juives, il y a un revirement complet de la situation qui lui a permis de partir le cœur léger vendredi pour Washington.

Jean Charest en Inde en compagnie du ministre Clément Gignac. Photo courtoisie Gouvernement du Québec

Je veux parler, bien sûr, de la sortie de Lucien Bouchard, un autre personnage digne de la mythologie grecque dans l'imaginaire québécois. Un homme plus grand que nature que les Québécois ont élevé au rang de demi-dieu après sa terrible épreuve en 1994 contre le streptocoque de type A, la bactérie mangeuse de chair. Et qui

les a conduits aux portes d'un pays en 1995 par la seule force de ses mots.

« Quand nous nous réveillerons le lendemain du référendum, nous serons un peuple ! », avait-il lancé à quelques jours du référendum, faisant frissonner toute la vallée du Saint-Laurent.

Jean Charest est, pour ainsi dire, béni des dieux. Depuis plus d'une décennie, il manœuvre sa barque libérale habilement pour profiter des terribles colères qui agitent régulièrement le firmament péquiste.

Il ne manque jamais une occasion d'exacerber les tonitruantes foires d'empoigne qui ont lieu très haut au-dessus de sa tête entre les Jacques Parizeau, Lucien Bouchard, Bernard Landry et même René Lévesque, dont tous les souverainistes, fatigués ou non, se réclament régulièrement pour sacrifier leurs arguments.

C'est de bonne guerre de sa part, disons-le.

Anecdote savoureuse

Cela me rappelle une anecdote savoureuse qui révèle éloquentement toute la science infuse que possède Jean Charest de la politique partisane. Vous allez rire...

La scène a eu lieu dans les jours qui ont précédé l'inauguration de la statue de l'ex-premier ministre libéral Robert Bourassa sur le parterre de l'Assemblée nationale, le 19 octobre 2006. Lucien Bouchard vient de déclarer que les Québécois ne travaillent pas assez. Vous vous souvenez ?

Comme il le fait maintenant de plus en plus rarement, Jean Charest s'était arrêté dans un corridor de l'Assemblée nationale pour parler informellement à quelques journalistes.

Micros fermés, il avait raconté comment il était intervenu pour s'assurer de la présence de Jacques Parizeau et de Lucien Bouchard à la cérémonie d'inauguration. La conversation a ressemblé à peu près à ceci...

« Lorsque le protocole m'a appris que MM. Bouchard et Parizeau n'avaient pas été invités, j'ai répliqué : Quoi !!! Vous n'avez pas invité Jacques Parizeau et Lucien Bouchard ??? Je vais m'en occuper personnellement !!! », avait raconté le premier ministre, sous une cascade de rires des journalistes présents.

La suite lui avait donné totalement raison...

Lors de la cérémonie d'inauguration, les journalistes s'étaient littéralement rués sur Jacques Parizeau pour le presser de commenter la déclaration de Lucien Bouchard sur la paresse des Québécois. Celui-ci, avec une moue typique qu'on lui connaît, avait été cinglant. « Encore une fois, les Québécois ont déçu M. Bouchard. »

Et voilà les péquistes repartis pour une de ces controverses intra-muros dont eux seuls ont le secret... Et Jean Charest, lui, a eu un bon petit répit sur le front politique. À peu près comme maintenant. Une espèce d'Achille qui apparaît quasi invulnérable, malgré son petit talon fragile qui finira bien un jour par lui jouer un tour tragique...

En attendant, il continuera de parcourir le monde (pariez sur la canonisation du frère André à Rome en octobre), son passe-temps favori, en entretenant soigneusement l'ambiguïté autour de sa fonction. Celui d'un chef d'État sans pays, qui ne sait pas trop où s'arrête sa liberté d'action mais qui réclame de plus en plus de glace pour patiner sous la tutelle d'Ottawa.

UN ACCIDENT FAIT DEUX MORTS À LAVAL

Deux jeunes dans la vingtaine sont morts, dans la nuit de samedi à dimanche, à Laval, après que la voiture dans laquelle ils prenaient place est entrée en collision avec un lampadaire. Le conducteur du véhicule, lui, s'est livré à la police quelques heures après avoir quitté la scène de l'accident, qui serait attribuable à la vitesse.

Mathieu Boivin

boivim@ruefrontenac.com

D'après l'information fournie par l'agent Franco Di Genova, de la police de Laval, la Pontiac Grand Prix 1995 circulait à haute vitesse en direction est sur le boulevard de la Concorde. Vers 2 h 15, les conditions routières rendues hasardeuses par une fine neige auraient provoqué la sortie de route qui s'est terminée contre un lampadaire, à



PHOTO LUC LAFORCE

Le conducteur du véhicule très lourdement endommagé s'est rendu à la police quelques heures après l'accident qui a fait deux morts.

l'angle de la rue de Callières, en face du Centre d'achats Duvernay.

Une femme de 24 ans et un homme de 23 ans, tous deux Lavallois, sont décédés de leurs blessures à l'Hôpital du Sacré-Cœur dans l'heure qui a suivi l'accident. On a d'abord cru qu'ils étaient les seuls occupants de la voiture, mais les agents du poste du boulevard Saint-Martin ont reçu, vers 9 h dimanche, la visite d'un troisième Lavallois de

27 ans qui a déclaré être le conducteur du véhicule accidenté.

L'homme, qui ne présentait pas de blessure apparente, a été placé en état d'arrestation mais il a été conduit à l'hôpital au cas où il serait atteint d'un traumatisme crânien. Dès qu'il obtiendra son congé, dimanche soir ou lundi, les enquêteurs iront le rencontrer pour obtenir plus de détails sur les circonstances de l'accident. On ne sait

pas, pour l'instant, d'où arrivaient les jeunes, où ils se rendaient, ni la nature du lien qui les unissait.

L'agent Di Genova n'était pas en mesure de dire si l'alcool ou la drogue pouvaient avoir joué un rôle : le fait que le conducteur se soit livré à la police plusieurs heures après les faits peut rendre l'analyse toxicologique moins probante, a-t-il admis. Un agent de la Sûreté du Québec prêtera par ailleurs assistance à la police de Laval pour reconstituer les circonstances de l'accident.

M. Di Genova a cependant indiqué que plusieurs éléments portaient à croire que le véhicule n'était pas en très bon état au moment de l'accident. Par exemple, a-t-il fait valoir, le lampadaire frappé par la voiture est toujours debout, alors que le véhicule est très lourdement endommagé. « Un Grand Prix n'est pas un véhicule fragile, alors peut-être qu'il était pourri par la rouille. L'enquête le dira », a-t-il conclu.

KEVIN PARENT a été agressé à Québec la semaine dernière

Tabassé à Québec, Kevin Parent était « à la mauvaise place au mauvais moment », selon son agent. C'était le soir du 12 février. Il devait être autour de minuit. Kevin Parent marchait sur Grande-Allée. Il revenait d'une soirée promotionnelle et se rendait à son hôtel lorsqu'il a été tabassé.

Jessica Nadeau

nadeauj@ruefrontenac.com

« Il marchait tranquillement et joyeusement, il avait le cœur à la fête lorsqu'il est tombé sur une bande d'une dizaine de jeunes qui étaient là pour se battre avec n'importe qui et tout le monde », raconte son agent, Éric Allain, en entrevue à Rue Frontenac.

Selon lui, ce n'est pas Kevin Parent qui était visé. « Il était tout simplement à la mauvaise place au mauvais moment. Ce n'est pas un événement qui était attribué à lui, il y a même des jeunes filles dans le coin qui se sont pris des coups. C'était une bande de jeunes qui voulaient se battre avec n'importe qui. »

Il affirme également que les jeunes n'auraient pas reconnu l'artiste. « Non, ils ne l'ont pas reconnu. Il

semble, selon ce que j'en sais, que ce soient des jeunes de l'Ontario, dans la vingtaine, qui ne supportent pas l'alcool. »

Le chanteur québécois n'a rien vu venir. Les jeunes lui sont tombés dessus et l'ont tabassé sans ménagement. « Kevin a pris beaucoup de coups à la figure. À un certain moment, il était à terre, et les jeunes continuaient de frapper. Il porte encore des marques au visage et des hématomes aux yeux. » L'agression a été de très courte durée, quelques minutes tout au plus. Des gens qu'il connaissait sont venus à son secours et l'ont aidé à se rendre à son hôtel. Il pensait s'en tirer avec un peu de repos.

Le chanteur ne s'est donc pas rendu à l'hôpital et n'a pas porté plainte. Mais son agent ne nie pas qu'il pourrait le faire dans les prochains jours. « Sur le moment, il n'a pas pensé à



PHOTO D'ARCHIVES YVAN TREMBLAY

loger une plainte, il était capable de marcher et il s'est rendu à son hôtel. Il voulait passer à autre chose. Mais vu les conséquences, l'obligation d'annuler des spectacles et tout, on ne sait pas encore. »

Fatigue extrême

Croyant sur le coup qu'il n'avait rien de sérieux, Kevin Parent a donné un spectacle le lendemain et s'est rendu à Vancouver pour faire deux courtes performances. Selon son agent, il était extrêmement fatigué, souffrait de troubles de l'attention et d'étourdissements. C'est alors qu'il a décidé de consulter un médecin. Ce dernier lui a diagnostiqué une commotion cérébrale et lui a conseillé de prendre du repos pour une dizaine de jours.

« Les spectacles, c'est très fatigant,

les éclairages sont forts, le bruit est fort. Bref, ce n'est pas conseillé pour se remettre d'une commotion cérébrale. »

Kevin Parent a dû annuler le spectacle qu'il devait donner samedi soir au Vieux Clocher de Magog et devra vraisemblablement annuler ceux de la semaine prochaine.

Revenu à Montréal vendredi, il rencontrait un médecin samedi pour procéder à une nouvelle évaluation médicale. « Il se porte bien, c'est surtout une immense fatigue », explique son agent Éric Allain qui précise que le chanteur ne fera aucun commentaire aujourd'hui et probablement pas dans les jours à venir. « On va voir, mais disons qu'on est plutôt en mode communiqué. »

Elvis : le charisme toujours plus fort que tout

LAS VEGAS – Elvis. L'homme. La musique. Le mythe. Plus grand que nature et encore d'actualité plus de cinquante ans après ses débuts et quelque trente années après son décès. En 2002, 25 ans après sa disparition, il dominait les palmarès dans 18 pays avec un remix d'une chanson obscure. Et vendredi soir, dans la capitale mondiale du jeu qui l'avait adopté, il a encore réussi l'impossible : voler la vedette au Cirque du soleil.



Viva Elvis, nouvelle production du Cirque dont c'était la première mondiale à Las Vegas, est probablement la première création de l'usine du rêve de Guy Laliberté où la matière première – ici, l'homme, la musique et le mythe qui forment Elvis – a eu le dessus sur la production, la conception et l'imaginaire de cette belle et folle compagnie de chez nous. Ce n'est même pas un commentaire négatif. Juste un implacable constat.

En prenant la décision de n'avoir aucun imitateur et de n'avoir aucune autre voix masculine que celle du King dans sa production, le Cirque s'assurait d'une forme d'authenticité inattaquable. L'ironie, c'est que cette voix, les chansons légendaires qu'elle interprète et les arrangements musicaux à la fois audacieux et respectueux d'Eric Létourneau, font que la musique et que le volet «danse», particulièrement étoffé, accaparent plus l'attention que les performances athlétiques et acrobatiques du Cirque, qui sont d'ordinaire sa marque de commerce.

Étant un fan, voire un puriste d'Elvis, au plan musical, je me suis présenté au spectacle avec cette aspiration : voir un bon show d'Elvis.

Ma copine qui m'accompagnait représentait le spectateur type. Elle connaît les vingt chansons incontournables d'Elvis, mais elle s'en allait voir un spectacle du Cirque du Soleil. Au final, c'est moi qui ai été le plus comblé des deux.

La musique l'emporte

Au plan musical, Létourneau a su apporter une touche contemporaine en rehaussant des tempos, en juxtaposant des échantillonnages de chansons – *Baby Let's Play House* et *Good Rockin' Tonight* dans le segment de *Got A Lot A Livin' To Do* – ou en mettant bout à bout des extraits d'une même chanson provenant de périodes différentes – la version originale en amorce de *Blue Suede Shoes* et la finale avec un extrait des années 1970.

L'ensemble a eu pour effet de dynamiser et même de dynamiser certaines relectures, sans que les puristes ne se sentent trahis. *Suspicious Minds* et *Hound Dog* ont été particulièrement réussies.

On a aussi su oser : *All Shock Up*, en mode gospel, c'était magnifique. *King Creole*... pratiquement en créole... Mmm. Disons sur un fond reggae et rasta, c'était moins convaincant, mais il fallait le faire. Quant à *Return To Sender*, qui frisait la mouture hip-hop, ce n'était pas loin d'être révolutionnaire.

Le visuel, toujours travaillé à fond avec le Cirque, a toujours été à la hauteur, mais les performances n'ont pas souvent été percutantes. *Return To Sender*, qui montrait la troupe dans un camp d'entraînement de l'armée, avec un drapeau américain géant façonné par des caleçons (!), était probablement le numéro avec le plus d'impact. Du tonnerre ! Tant pour le niveau

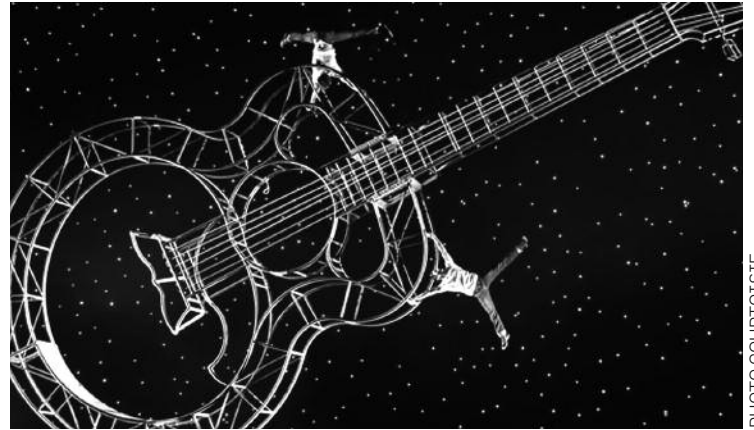


PHOTO COURTOISIE

relevé des acrobaties, les chorégraphies bétonnées et l'impact de l'ensemble. *Got A Lot A Livin' To Do*, avec ses acrobates superhéros, et *Jailhouse Rock*, avec sa structure gigantesque et ses acrobates qui marchaient tête à la renverse, étaient de la même eau.

Signature minimisée

One Night, avec ses deux acrobates sur la guitare géante, était splendide au plan visuel, mais le numéro de voltige comme tel n'était pas à couper le souffle. Idem pour *It's Now Or Never*, avec les quadruples acrobates féminines accrochées à leur câble.

Le gros soulier de suède bleu qui sert de glissade, les anneaux de mariage qui servent aux acrobates lors du doublé *Love Me/Don't* ainsi que la traîne de mariée de 250 pieds durant *Can't Help Falling In Love* étaient parmi les éléments visuels les plus recherchés.

Trop souvent, les tableaux étaient étoffés, mais l'élément «cirque» était absent ou presque conservateur, du moins, selon les standards à laquelle l'entreprise nous a habitués. Les tableaux de *All Shock Up*, *Saved*, *Heartbreak Hotel* et le segment western étaient tous très joliment présentés, mais j'avais constamment l'impression qu'une autre troupe de talent avec les moyens du Cirque aurait pu faire de même.

On avait l'impression que la si-

gnature caractéristique de l'entreprise était minimisée, comme si Elvis était un mythe avec lequel on pouvait prendre moins de liberté qu'avec les Beatles (*Love*). Cela est probablement dû au fait qu'il est plus facile d'illustrer l'imaginaire débridé des compositions de fin de période du Fab Four que l'univers d'Elvis, plus simpliste, et peuplé de filles et de bagnoles (magnifique Cadillac rose, d'ailleurs).

À preuve, quelques-uns des segments les plus applaudis et les plus émotifs ont été ceux les plus dénudés ou ceux où l'on voyait le plus d'images d'Elvis. Quand *Love Me Tender* s'est conclue, en dépit de l'apport de l'une des chanteuses – elles étaient quatre –, la foule a applaudi comme si Elvis venait de nous la chanter lui-même.

Elvis vole encore la vedette à quiconque.

Et lors du montage d'extraits de films – sur la musique d'enfer de *Burning Love* – durant lesquels Elvis embrasse à la vitesse grand V ses partenaires, on réalise alors qu'on fixe notre attention sur les écrans. On ne regarde plus les formidables musiciens et la production.

Pensez-y... En 2010, dans le cadre d'une production de quelque 160 millions \$ du Cirque du Soleil, 1825 spectateurs étaient subjugués par une bande vidéo farcie d'extraits visuels vus 1000 fois. Renversant... Même disparu, Elvis vole encore la vedette à quiconque.



Patinage de vitesse

L'ARGENT POUR GROVES

Kristina Groves a remporté la médaille d'argent au 1 500 m de patinage de vitesse longue piste à l'anneau de Richmond. Groves, médaillée de bronze au 3 000 m, a réussi un chrono de 1 min 57,14 s.

La Néerlandaise Ireen Wust a décroché le titre olympique avec un temps de 1 min 56,89 s. Médaillée d'or sur 3 000 m et médaillée de bronze sur 1 500 m aux Jeux de Turin en 2006, Wust a remporté le championnat du monde sur cette distance à Salt Lake City en 2007. Cette année, elle occupe le troisième rang au classement de la Coupe du monde.

Sa victoire n'est donc pas une surprise, d'autant plus que la délégation néerlandaise brille de tous ses feux à l'Anneau olympique de Richmond depuis le début des Jeux.

La Tchèque Martina Sablikova a enlevé le bronze en 1 min 57,96 s. Elle occupe le quatrième rang à la Coupe du monde. On attendait davantage la Tchèque sur 5 000 mètres, distance sur laquelle elle est championne du monde en titre.

Christine Nesbitt n'a pu faire mieux que la sixième position. Médaille d'or sur 1 000 mètres par

une infime marge de 0,02 seconde, la Canadienne a ralenti dans le dernier tour de piste pour anéantir ses chances de monter sur le podium.

Cindy Klassen, la reine de Turin, a fini en 21^e place, alors que Brittany Schussler a terminé loin derrière en 35^e position.

Groves devient ainsi la première double médaillée canadienne des Jeux de Vancouver.

« J'ai beaucoup souffert lors du dernier tour, a reconnu Groves. Le dernier virage a été difficile. J'aurais préféré l'emporter et je m'étais préparée pour ça. Mais je suis bien contente quand même.

« La foule a eu un effet sur ma performance, mais c'est un couteau à deux tranchants. Les encouragements m'ont portée, bien sûr, mais j'ai perdu un peu ma concentration. »

La délégation du Canada avait d'ailleurs bien besoin de cette performance Groves après un week-end plutôt difficile.

On attendait une demi-douzaine de médailles au cours des 48 dernières heures ; on en aura eu une. Des malchances en ski-cross, au patinage courte piste et au bobsleigh auront constitué d'autres déceptions pour un pays qui a désormais compris qu'il ne terminera pas au

premier rang des nations pour le nombre de médailles à la fin des Jeux. Il est probable qu'il ne termine même pas au deuxième rang.

À l'anneau de vitesse, on prévoyait que le Canada irait chercher jusqu'à 10 médailles. Il sera désormais chanceux d'en obtenir six.

RueFrontenac.com

Hockey – Le Canada se bute à Miller

Malgré la grande ferveur qui anime tout amateur de hockey canadien en cette année olympique, peu d'observateurs osaient prédire une médaille d'or haut la main du Canada aux Jeux de Vancouver. Par contre, ils étaient peu nombreux à penser que les joueurs canadiens auraient la vie aussi difficile.

Marc de Foy
defoy@ruefrontenac.com

Personne ne pensait, surtout, que les Canadiens auraient à se qualifier pour la ronde éliminatoire. Mais ce sera bel et bien le cas.

Ce contretemps est en grande partie attribuable au gardien américain Ryan Miller, qui a offert une performance de grand cru dans une victoire de 5 à 3 des États-Unis sur le Canada, dimanche soir. Miller a fait face à 45 tirs et il a été exceptionnel. Martin Brodeur, pour sa part, a repoussé 18 des 22 lancers dirigés contre lui. L'autre tir des Américains a résulté en un but dans un filet désert.

En s'assurant du premier rang du groupe A, les Américains accèdent donc à la ronde quart de finale qui se tiendra mercredi.

Quant aux Canadiens, ils affronteront les Allemands en match de qualification mardi. Le vainqueur jouera contre... la Russie, en quart de finale.

Il y a de l'électricité dans l'air à Vancouver

Une chronique de MARTIN BRODEUR | brodeurm@ruefrontenac.com



Je veux revenir au New Jersey avec une deuxième médaille d'or olympique dans mes bagages.

PHOTO D'ARCHIVES PASCAL RATTHÉ.

Pour la quatrième fois de ma carrière, j'ai la chance de participer aux Jeux olympiques et je dois avouer que ceux de Vancouver sont les plus spéciaux. Et je n'écris pas cela parce qu'ils risquent d'être mes derniers.

D'ailleurs, je refuse de penser à ça, préférant me concentrer sur mes performances sur la patinoire dans le but de revenir au New Jersey avec une deuxième médaille d'or olympique dans mes bagages.

Je ne veux pas avoir le moindre regret.

Ces Jeux sont particuliers parce qu'il règne une ambiance incroyable à Vancouver. On sent une telle ferveur chez les amateurs qui se retrouvent ici. C'est impressionnant. Il y a de l'électricité dans l'air.

Mes enfants et l'échange d'épinglettes

Lors des autres Jeux olympiques auxquels j'ai pris part, je pouvais déambuler dans les rues en toute tranquillité ou presque.

À Vancouver, c'est difficile pour des joueurs de hockey de passer inaperçus ! Les gens sont toutefois gentils et polis à notre endroit.

En compagnie de mon épouse Geneviève, j'ai profité de la journée de congé de vendredi pour accompagner mes enfants lors de leur activité favorite, l'échange d'épinglettes.

On a eu beaucoup de plaisir. La ville est vraiment très animée et, ce qui est formidable, c'est que le très beau village des athlètes est situé tout près du centre-ville et de l'aréna.

Nous logeons dans des appartements qui seront transformés en condominiums et qui se vendront

plus d'un million de dollars une fois les Jeux terminés.

Vraiment, on ne peut pas demander mieux comme logements pour les athlètes.

J'ai eu la chance de croiser au village quelques médaillés canadiens depuis mon arrivée, dont le champion skieur Alexandre Bilodeau, qui relaxait au salon.

Même si j'en suis à mes quatrièmes Jeux, je suis toujours aussi émerveillé de voir tous ces athlètes d'élite réunis au même endroit.

Sur le plan de l'organisation, tout se passe très bien. On se sent vraiment chez nous ici. La nourriture est excellente, et les gens sont toujours prêts à nous aider.

L'avenir du hockey aux J.O.

Il est beaucoup question dans les médias de l'avenir du hockey aux Jeux olympiques. Les joueurs de la LNH seront-ils en mesure de pren-

dre part aux Jeux en 2014, à Sotchi ?

Seuls les dirigeants de la ligue et les propriétaires d'équipe peuvent répondre à cette question. Il faut comprendre que ce sont eux qui nous versent nos salaires et ils trouvent ça fort difficile d'interrompre les activités de la ligue durant deux longues semaines en février alors que c'est un très gros mois pour la LNH.

Il y a des pertes de revenus et ça ne plaît pas à certains propriétaires.

Nous, les joueurs, adorons participer aux Jeux olympiques. La question ne se pose même pas.

Cependant, il faut comprendre que la LNH, c'est une grosse « business ». Il est important de bien regarder les deux côtés de la médaille.

*Propos recueillis par
Pierre Durocher*

La vie sexuelle de Tiger et de Johnny Weir

Une chronique de MARTIN LECLERC | leclercm@ruefrontenac.com



PHOTOS REUTERS - PHOTOMONTAGE RUEFRONTENAC

On a beaucoup parlé de cul dans le monde du sport cette semaine. Avez-vous aimé ça ?

Commençons par l'histoire la plus savoureuse. Offusqué par des propos de l'animateur Claude Mailhot et de l'analyste de patinage artistique Alain Goldberg, le lobby gai du Québec s'est porté – bec et ongles – à la défense du patineur américain Johnny Weir.

L'affaire se résume assez facilement : Weir est une figure de proue du patinage artistique américain. C'est aussi un personnage flamboyant, excentrique et efféminé, qui projette sur la patinoire l'image d'un type sorti tout droit d'une séquence de *La Cage aux folles*.

L'image de Weir dérange beaucoup de monde. Au sein de la communauté gaie américaine, on lui reproche depuis des années ne pas avoir le courage de faire son « coming out ». Dans la communauté du patinage artistique américain, il se trouve aussi des gais qui affirment que le style de Weir fait

reculer de 20 ans l'image que projette son sport.

« Je pense simplement qu'il n'est pas représentatif de la communauté à laquelle je veux appartenir », martelait l'analyste Mark Lund, il y a quelques années, avant de qualifier Weir de « ballerine prima donna ».

Comme bien d'autres avant eux, Mailhot et Goldberg ont donc été indisposés cette semaine par la prestation olympique de Weir.

Le chef d'antenne de RDS a complètement dérapé en déclarant que Weir devrait être soumis à un test de féminité. C'est le genre de commentaire qu'on aurait pu entendre en fin de soirée dans une taverne en 1953.

Par contre, n'en déplaise au président-directeur général du Conseil québécois des gais et lesbiennes, Goldberg a visé en plein dans le mille en déclarant que Weir est un mauvais exemple. « On n'a pas tort de le décrier. Il a du rouge à lèvres, il s'habille de façon féminine, il essaie d'être le plus féminin possible sur la glace », a fait valoir l'analyste à la télévision.

Nous sommes en 2010. Les gais et lesbiennes ont milité pendant des décennies pour que cesse la discrimination à leur endroit et ils y sont parvenus. Ils sont présents, visibles et acceptés dans toutes les sphères de la société : en politique, dans la communauté des affaires, dans le domaine des arts et spectacles et dans le « merveilleux » monde du sport.

Peut-être suis-je naïf mais il me semble qu'aux yeux du Québécois moyen, on peut aujourd'hui être chef d'un parti politique, président d'une multinationale, chanteur ou champion du monde de boxe et affirmer son homosexualité sans même provoquer un sourcillement. Les gens se disent, à juste titre, qu'ils n'ont pas d'affaire à savoir ce qui se passe dans la chambre à coucher des autres et que seule la compétence ou le talent d'un individu doivent primer. Hétéro ou homo, couchez avec qui vous voulez, on s'en sacre totalement ! Et c'est parfait ainsi.

Il ne faut donc pas s'étonner que des malaises surgissent quand des

caricatures comme Weir prennent le plancher. Un patineur qui, incidemment, est gai passe la rampe sans problème. Mais une folle qui, incidemment, patine ne la passe pas.

Je me contrefiche de savoir avec qui Johnny Weir couche. Qu'il cesse donc d'essayer de me le dire et qu'il se contente de patiner.

Tout cela nous amène à Tiger Woods et à cette confession-mascarade à laquelle l'athlète le plus médiatisé de la planète s'est livré vendredi matin.

N'avez-vous pas ressenti de malaise en le regardant se flageller et s'excuser publiquement pendant 13 longues minutes pour des gestes qui ne concernent personne d'autre que sa famille et lui ?

Dans les heures qui ont suivi son allocution, le téléphone n'a pas cessé de sonner. Et mes interlocuteurs avaient à peu près tous ressenti la même chose : « Je suis déçu, disaient-ils. Je pensais qu'il allait annoncer la date de son retour au jeu... »

On ne veut pas le savoir. On veut juste qu'il joue au golf.